

A travers notre vieux langage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 49

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*A Vaulion il y a
Une belle fontaine*

Une belle maison aussi, et toute neuve. J'ignore le nom du propriétaire mais je félicite l'architecte que je ne connais pas davantage. Mais pourquoi tant de fenêtres sans fleurs, en été, surtout en été morose ? Est-ce que les géraniums et les clochettes bleues subissent telle hausse en quittant la plaine que la prudence budgétaire en limite à ce point l'usage ? Il n'y a guère qu'une abondance florale pour vaincre la monotonie de ces longues rues de villages jurassiens, pour apporter quelque charme à ces façades pâles souvent veuves de persiennes vertes.

L'air est pur, vif en ces lieux et la santé générale doit être convenable. Vaulion est du reste un nid dans toutes les acceptions, car dans les rues s'ébattaient plus d'enfants que dans ces villages français se mourant d'anémie raciale. Vaulion n'a pas, comme l'écrivait Henry Bordeaux, « peur de vivre ». Vaulion a deux cents enfants pour assurer, Dieu voulant, la continuité de ses annales.

Edouard Rod écrivait jadis une charmante nouvelle : « Les trois cœurs ». Le souvenir de ces fines pages du grand écrivain vaudois nous est remonté à l'esprit tandis que sur plusieurs édifices et fontaines nous regardions les poétiques armoires du village.

« Pour être moins bruyant que celui d'autrefois, écrit l'auteur précité, l'amour d'aujourd'hui — le vrai — n'en est pas moins profond... La jalousie le tue, mais en lui épargnant le délire et les violences. Il est conscient et sage, il est bienveillant et bon. » Ainsi soit-il pour les « Trois Cœurs » dont tel passant discret fait souvent, à Vaulion, pénétrer dans son écusson personnel et secret, Edouard Rod aurait-il cheminé par ici et stationné pensif devant ce blason communal ? Nous l'ignorons, mais il nous plaît de rappeler son souvenir aux générations oubliées.

La nuit descend, Vaulion s'illumine de cent clartés électriques. Les fenêtres du vieux temple laissent passer quelques lueurs de lustre. Montagnards, jeunes et vieux, pénètrent gravement dans leur cher sanctuaire. Et pourtant, c'est soir de lundi. Deux prédicateurs de passage ici ont tenu à parler à tout ce monde.

Les appels divins se succèdent et l'auditoire est fort attentif. Pour l'étranger un fait étonne d'abord puis saisit : les trompettes de Vaulion retentissent admirablement, harmonisées et tempérées en leur éclat par je ne sais quel respect du saint lieu.

Des psaumes chantés en pareille harmonie, ce sont de beaux chœurs et puissants. Vaulion ce soir apparaît comme une bourgade israélite du temps où l'on « sonnait de la trompette ».

De quel village peut-on en dire autant ?

Ch. Clavel.



L'ESCARGOT

NOUS les goûts sont dans la nature et moi qui fuis les hommes parce qu'ils sont, sauf de rares exceptions, égoïstes et cruels, j'aime l'escargot.

J'aime l'escargot parce qu'il n'a pas l'épouvantable laideur du crapaud pustuleux.

Je l'aime parce qu'il n'a pas la férocité du tigre, la stupidité de l'âne, la bêtise de l'oie, du dindon, de la moule ou de l'huitre.

Il n'a pas non plus la saleté du cochon.

Ni la malice du singe.

Il n'est pas armé d'un aiguillon comme la guêpe, d'un dard comme le scorpion et il ne devient jamais subitement enragé comme le chien.

Il ne se tortille pas comme un serpent et s'il se faufile dans l'herbe comme ce dernier, ce n'est pas pour mordre traîtreusement la main de qui voudrait le caresser.

Ce n'est pas lui qui nous a fait expulser du paradis terrestre.

L'escargot est un charmant petit animal paisible qu'on n'entend pas, pendant les nuits d'hiver, hurler comme les loups et pendant les belles nuits d'été s'égosiller comme ces rossignols diaboliques qui vous empêchent de dormir par leur vacarme.

Il n'a pas le dos hérissé de piquants comme le hérisson et la langouste et il ne vous communique pas la fièvre typhoïde, la peste, le choléra, la gangrène et la coqueluche comme les microbes.

Il n'est pas l'ennemi de la vigne comme le phylloxera.

Bien qu'il soit armé de cornes, il ne vous les enfonce pas dans la poitrine comme la vache.

Il ne vous donne pas de coups de pied comme le cheval et ne se fourre pas dans nos greniers pour y dévorer nos récoltes comme le charançon.

Il n'a pas la fourberie de cette canaille de hanneton qui, après avoir baféré toutes les feuilles et les fleurs de nos arbres fruitiers, se change en vers blancs pour attaquer nos pissenlits par la racine.

— Il ne fait pas comme l'hirondelle, son nid au-dessus de nos portes pour laisser tomber des... saletés sur les passants.

Il ne pique pas comme le moustique ; il ne nous donne pas de démangeaisons comme la puce, la teigne, le pou de bois, le maringouin, l'aoutat, le vendangeon...

Il ne met pas nos vêtements de laine en charpie, comme les mites.

Ce n'est pas un sauteur comme la sauterelle.

Il n'est pas avare comme la fourmi.

Il ne possède pas comme le crocodile, une mâchoire qui vous coupe un particulier en deux, d'un seul coup de dent.

Il ne fait pas ses ordures dans les cendres comme le chat.

Il ne tombe pas dans nos verres comme la mouche.

Il ne se parfume pas comme le bouc.

Il ne vous oblige pas, comme le lièvre et la perdrix, à acheter une arme perfectionnée qui coûte des centaines et des centaines de francs, et à vous ruiner en permis et en munitions pour l'attraper.

Il ne pousse pas la familiarité jusqu'à vouloir partager notre lit comme la punaise.

Il ne pince pas comme l'écrevisse.

Il have, je veux bien, mais il n'est tout de même pas aussi bavard qu'un... député.

L'escargot est le plus propre de tous les animaux, il ne sort que lorsqu'il peut prendre sa douche.

Il est le plus doux, le plus sage, le plus modeste, le plus honnête, le plus tranquille, le plus discret, le plus inoffensif de tous les animaux qui soient sortis de l'arche de Noé.

C'est pour le récompenser de toutes ses qualités que je l'aime... Que je l'aime dans sa coquille, assaisonné avec un mélange de beurre frais et de persil haché, passé au four et accompagné d'une bonne bouteille de Dôle.

A la vôtre ! Louismême.

A TRAVERS NOTRE VIEUX LANGAGE

SUR le territoire de la commune de Rougemont se trouve un endroit qui porte le nom de Sierne des Heures. Singulier nom pour une sierne ! Je serais bien étonné si le nom de cette sierne avait quelque chose à voir avec les heures. Il est probable qu'on se trouve ici devant un cas de traduction maladroite du patois en français.

Désauré ou *déjauré* est un vieux mot patois, presque oublié aujourd'hui et qui signifiait en haut. On disait aussi *les déjàuré* pour les hauteurs. Le Sierne des Heures en français est très probablement en patois la *Chiernè déjàuré*, la Sierne des hauteurs, ou la Sierne la plus haute.

* * *

Nos ancêtres avaient le sens de l'observation et les noms qu'ils donnaient aux localités étaient

le plus souvent très expressifs. En voici une nouvelle preuve :

Tout le monde, à Château-d'Oex, connaît le Morsallaz et la pittoresque petite éminence arrondie au pied de laquelle est bâtie la maison. Sait-on qu'en patois, *ou morsallâ* ou *morchallâ* désigne précisément un marteau ou dent mâchelière. Impossible de trouver une application plus juste et plus pittoresque. Le Morsallaz possède une dent qui résiste victorieusement à la carie et sur laquelle jamais aucun dentiste n'exercera ses talents.

Château-d'Oex possède Ensonlemont et Rosinière Ensonlesfous.

Enson est un mot qui signifie de l'autre côté, au-delà. Ensonlemont, c'est au-delà du mont, et ce nom convient parfaitement au col d'Ensonlemont.

Et Ensonlesfous ? Qu'est-ce que les fous viennent faire ici ? Encore une fois appelons le patois à notre secours. Ensonlesfous devient en patois Enson les faous et tout s'éclaircit. Enson les faou signifie au-delà des fayards ou des hêtres. Ce nom, qui paraissait ridicule, devient tout à fait compréhensible.

La bonne colle. — Tapinon était à peine entré dans un grand magasin qu'il aperçut une pièce d'or sur le tapis. Il laissa négligemment tomber ses gants et se baissa pour la ramasser. A son grand regret, il constata, en se relevant, que la pièce était toujours là. Manœuvrant avec une prudence infinie, il fit un petit tour et repassa au même endroit. La pièce était toujours là. Cette fois, Tapinon laissa tomber son mouchoir, regarda prudemment autour de lui, se baissa et ramassa son mouchoir. Mais la pièce ne vint pas. Alors, prit de colère, il laissa tomber son chapeau. Au même instant, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna furieux, et vit devant lui un employé de magasin qui, d'une voix aimable, lui dit :

— Permettez-moi, monsieur, de vous recommander la colle forte de la maison. Elle est sans rivale, comme vous avez pu le voir.

Et Tapinon, honteux et confus, allongea soixante centimes pour une petite bouteille de colle forte qui pouvait bien valoir trois sous.

SOUS LE JOUG

A Divico.

JEAN-PIERRE, le grand paysan, droit comme un i, fort comme un chêne, est rentré des champs. Il a fini sa journée et, sur le banc devant sa maison, il s'est assis. Dans le petit jardin, déjà vendangettes, tournesols et dahlias disent l'automne qui vient, la brume monte du vallon des Pâquis... Jean-Pierre écoute les bruits familiers du village, de son village, qui étend ses larges toits bruns sur les maisons et sur les granges pleines... Les regains sont finis, Jean-Pierre a rentré le dernier char ce soir. Il est là blotti dans l'ombre de la grange, serré, peigné selon les règles, il a passé le seuil et roulé avec un bruit sourd de tonnerre sur les planches de l'aire.

— Salut Jean-Pierre...
— Salut Alfred.
— Fini les regains ?
— Oui, bien pour cette année...
— Quelle peine on a eu, hein ?
— Alors ! !
— As-tu pris du monde ?
— Non, il y a Georges qui est venu s'aider un pair de jours.

Alfred fouille dans sa poche et sort un *Journal d'Yverdon* passablement chiffonné.

— As-tu lu le *Journal*, Jean-Pierre ?
— Oui...
— Tu as lu « Les Jours » de Divico ?
— C'est sûr !
— Alors, ??
— Alors... rien ! chacun son idée, n'est-ce pas ? Si je voulais me mettre à noircir du papier pour dire le contraire de ce que dit Divico, et bien, probable qu'on m'imprimerait aussi...
— Oui, c'est sûr ! mais tout de même c'est